

[...]

Croyez-moi, Vicomte, on acquiert rarement les qualités dont on peut se passer. Combattant sans risque, vous devez agir sans précaution. Pour vous autres hommes, les défaites ne sont que des succès de moins. Dans cette partie si inégale, notre fortune est de ne pas perdre, et votre malheur de ne pas gagner. Quand je vous accorderais autant de talents qu'à nous, de combien encore ne devrions-nous pas vous surpasser, par la nécessité où nous sommes d'en faire un continuel usage !

Supposons, j'y consens, que vous mettiez autant d'adresse à nous vaincre que nous à nous défendre ou à céder, vous conviendrez au moins, qu'elle vous devient inutile après le succès. Uniquement occupé de votre nouveau goût, vous vous y livrez sans crainte, sans réserve : ce n'est pas à vous que sa durée importe.

En effet, ces liens réciproquement donnés et reçus, pour parler le jargon de l'amour, vous seul pouvez, à votre choix, les resserrer ou les rompre : heureuses encore, si dans votre légèreté, préférant le mystère à l'éclat, vous vous contentez d'un abandon humiliant, et ne faites pas de l'idole de la veille la victime du lendemain !

Mais qu'une femme infortunée sente la première le poids de sa chaîne, quels risques n'a-t-elle pas à courir, si elle tente de s'y soustraire, si elle ose seulement la soulever ? Ce n'est qu'en tremblant qu'elle essaie d'éloigner d'elle l'homme que son cœur repousse avec effort. S'obstine-t-il à rester, ce qu'elle accordait à l'amour, il faut le livrer à la crainte :

*Ses bras s'ouvrent encor quand son cœur est fermé. \**

Sa prudence doit dénouer avec adresse, ces mêmes liens, que vous aurez rompus. A la merci de son ennemi, elle est sans ressource, s'il est sans générosité : et comment en espérer de lui, lorsque, si quelquefois on le loue d'en avoir, jamais pourtant on ne le blâme d'en manquer ?

Sans doute vous ne niez pas ces vérités que leur évidence a rendues triviales. Si pourtant vous m'avez vue, disposant des événements et des opinions, faire de ces hommes si redoutables les jouets de mes caprices ou de mes fantaisies ; ôter aux uns la volonté de me nuire ; aux autres la puissance ; si j'ai su tour à tour, et suivant mes goûts mobiles, attacher à ma suite ou rejeter loin de moi

*Ces tyrans détrônés devenus mes esclaves \**

si, au milieu de ces révolutions fréquentes, ma réputation s'est pourtant conservée pure : n'avez-vous pas dû en conclure que, née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre, j'avais su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi ?

Ah! gardez vos conseils et vos craintes pour ces femmes à délire, et qui se disent à *sentiments* ; dont l'imagination exaltée ferait croire que la nature a placé leurs sens dans leur tête ; qui, n'ayant jamais réfléchi, confondent sans cesse l'amour et l'Amant ; qui, dans leur folle illusion, croient que celui-là seul avec qui elles ont cherché le plaisir, en est l'unique dépositaire ; et, vraies superstitieuses, ont pour le Prêtre, le respect et la foi qui n'est dû qu'à la Divinité.

Craignez encore pour celles qui, plus vaines que prudentes, ne savent pas au besoin consentir à se faire quitter.

Tremblez surtout pour ces femmes actives dans leur oisiveté, que vous nommez *sensibles*, et dont l'amour s'empare si facilement et avec tant de puissance ; qui sentent le besoin de s'en occuper encore, même alors qu'elles n'en jouissent pas ; et s'abandonnant sans réserve à la fermentation de leurs idées, enfantent par elles ces Lettres si douces, mais si dangereuses à écrire ; et ne craignent pas de confier ces preuves de leur faiblesse à l'objet qui les cause : imprudentes, qui dans leur Amant actuel, ne savent pas voir leur ennemi futur.

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen, et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

[...]

\* La marquise semble ici citer ou parodier des œuvres littéraires ; c'est ce que suppose la note du rédacteur ajoutée ici.

**Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, 1949**

En vérité, l'influence de l'éducation et de l'entourage est ici immense. Tous les enfants essaient de compenser la séparation du sevrage par des conduites de séduction et de parade ; on oblige le garçon à dépasser ce stade, on le délivre de son narcissisme en le fixant sur son pénis ; tandis que la fillette est confirmée dans cette  
5 tendance à se faire objet qui est commune à tous les enfants. La poupée l'y aide, mais elle n'a pas non plus un rôle déterminant ; le garçon aussi peut chérir un ours, un polichinelle en qui il se projette ; c'est dans la forme globale de leur vie que chaque facteur : pénis, poupée, prend son poids.

Ainsi, la passivité qui caractérisera essentiellement la femme « féminine » est un trait qui se développe en elle dès ses premières années. Mais il est faux de prétendre que c'est là une donnée biologique ; en vérité, c'est un destin qui lui est imposé par ses éducateurs et par la société.

10 L'immense chance du garçon, c'est que sa manière d'exister pour autrui l'encourage à se poser pour soi. Il fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde ; il rivalise de dureté et d'indépendance avec les autres garçons, il méprise les filles. Grimant aux arbres, se battant avec des camarades, les affrontant dans des jeux violents, il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat ; il s'enorgueillit de ses muscles comme de son sexe ; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi  
15 équilibré de ses forces ; en même temps, il connaît les leçons sévères de la violence ; il apprend à encaisser les coups, à mépriser la douleur, à refuser les larmes du premier âge. Il entreprend, il invente, il ose.

Certes, il s'éprouve aussi comme « pour autrui », il met en question sa virilité et il s'ensuit par rapport aux adultes et aux camarades bien des problèmes. Mais ce qui est très important, c'est qu'il n'y a pas d'opposition fondamentale entre le souci de cette figure objective qui est sienne et sa volonté de s'affirmer dans des projets  
20 concrets. C'est en faisant qu'il se fait être, d'un seul mouvement.

Au contraire, chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son « être-autre » ; on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet ; elle doit donc renoncer à son autonomie. On la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté ; ainsi se noue un cercle vicieux ; car  
25 moins elle exercera sa liberté pour comprendre, saisir et découvrir le monde qui l'entoure, moins elle trouvera en lui de ressources, moins elle osera s'affirmer comme sujet [...].

**Albert Cohen (1895-1981), *Belle du Seigneur*, 1968.**

Babouinerie partout. Babouinerie et adoration animale de la force, le respect pour la gent militaire, détentrice du pouvoir de tuer.

Babouinerie, l'émoi de respect lorsque les gros tanks défilent.

Babouinerie, les cris d'enthousiasme pour le boxeur qui va vaincre, babouinerie, les encouragements du public. Vas-y, endors-le ! Et lorsqu'il est mis knock-out l'autre, ils sont fiers de le toucher, de lui taper dans le dos.  
5 C'était du sport, ça ! Crient-ils.

Babouinerie, l'enthousiasme pour les coureurs cyclistes. Babouinerie, la conversion du méchant que Jack London a rossé et qui, d'avoir été rossé, en oublie sa haine et adore désormais son vainqueur.

Babouinerie, partout. Babouines, les foules passionnées de servitude, frémissantes foules en orgasme d'amour lorsque paraît le dictateur au menton carré<sup>1</sup>, dépositaire du pouvoir de tuer. Babouines, les mains tendues  
10 pour toucher la main du chef et s'en sanctifier.

Babouins, les attachés de cabinet sages et religieux, debout derrière leur ministre qui va signer le traité, et ils s'empressent avec le buvard, honorés de saintement sécher la signature, Ô les dévoués petits babouins !

Babouins, les sourires attendris des ministres et des ambassadeurs entourant la reine qui embrasse la petite fille au bouquet.

15 Babouin, le sourire de Benedetti, l'autre jour à la Sixième Commission, pendant que le vieux Cheyne lisait son discours. Sur le gras visage de ce salaud, un sourire que l'émoi de respect rendait bon, virginal, délicat. Mais ce sourire signifiait aussi qu'il s'aimait en son amour pour le grand patron, car de cette adorable Importance qui discourait, il se sentait participer.

Babouins, les crétins reçus par le dictateur italien et qui viennent ensuite me vanter le sourire séduisant de cette brute, un sourire si bon au fond, disent-ils tous, Ô leur ravissement femelle devant le fort.

Babouins, ces autres qui s'extasiaient devant quelque petite bonté de Napoléon, de ce Napoléon qui disait qu'est-ce que cinq cent mille morts pour moi ? Ils ont tous un faible pour le fort, et la moindre douceur des durs leur est exquise, les ensorcelle. Au théâtre, ils s'attendrissent devant le vieux colonel sévère qui a une bienveillance inattendue. Esclaves ! Mais un homme tout bon est toujours trouvé un peu nigaud. Au théâtre, le méchant n'est  
25 jamais ridicule, mais un homme bon l'est souvent, fait souvent rire. D'ailleurs, il y a du mépris dans les mots brave homme ou bonhomme. Et une domestique, ne l'appelle-t-on pas une bonne ?

Babouines adoratrices de la force, les jeunes Américaines qui ont pris d'assaut le compartiment du prince de Galles, qui ont caressé les coussins sur lesquels il a posé son postérieur, et qui lui ont offert un pyjama dont chacune a cousu un point. Authentique. Babouine, la rafale d'hilarité qui a secoué l'autre jour l'Assemblée à une plaisanterie  
30 du Premier ministre anglais, et le président a manqué s'étrangler. Niaise, cette plaisanterie, mais plus le plaisantin est important et plus on savoure, les rires n'étant alors qu'approbation de la puissance.

On entend aujourd'hui des hommes se lamenter de ce que l'émancipation féministe les dévirilise. Ils regrettent un état antérieur, quand leur force prenait racine dans l'oppression féminine. Ils oublient que cet avantage politique qui leur était donné a toujours eu un coût : les corps des femmes n'appartiennent aux hommes qu'en contrepartie de ce que les corps des hommes appartiennent à la production, en temps de paix, à l'État, en temps de guerre. La confiscation du corps des femmes se produit en même temps que la confiscation du corps des hommes. Il n'y a de gagnants dans cette affaire que quelques dirigeants.

Le soldat le plus connu de la guerre en Irak est une femme. Les États désormais envoient leurs pauvres au front. Les conflits armés sont devenus territoires mixtes. De plus en plus, la polarité dans la réalité se fait en fonction de la classe sociale.

Les hommes dénoncent avec virulence injustices sociales ou raciales, mais se montrent indulgents et compréhensifs quand il s'agit de domination machiste. Ils sont nombreux à vouloir expliquer que le combat féministe est annexe, un sport de riches, sans pertinence ni urgence. Il faut être crétin, ou salement malhonnête, pour trouver une oppression insupportable et juger l'autre pleine de poésie.

De la même manière, les femmes auraient intérêt à mieux penser les avantages de l'accession des hommes à une paternité active, plutôt que profiter du pouvoir qu'on leur confère politiquement, via l'exaltation de l'instinct maternel. Le regard du père sur l'enfant constitue une révolution en puissance. Ils peuvent notamment signifier aux filles qu'elles ont une existence propre, en dehors du marché de la séduction, qu'elles sont capables de force physique, d'esprit d'entreprise et d'indépendance, et de les valoriser pour cette force, sans crainte d'une punition immanente. Ils peuvent signaler aux fils que la tradition machiste est un piège, une sévère restriction des émotions, au service de l'armée et de l'État. Car la virilité traditionnelle est une entreprise aussi mutilatrice que l'assignement à la féminité. Qu'est-ce que ça exige, au juste, être un homme, un vrai ? Répression des émotions. Taire sa sensibilité. Avoir honte de sa délicatesse, de sa vulnérabilité. Quitter l'enfance brutalement, et définitivement : les hommes-enfants n'ont pas bonne presse. Être angoissé par la taille de sa bite. Savoir faire jouir les femmes sans qu'elles sachent ou veuillent indiquer la marche à suivre. Ne pas montrer sa faiblesse. Museler sa sensualité. S'habiller dans des couleurs ternes, porter toujours les mêmes chaussures pataudes, ne pas jouer avec ses cheveux, ne pas porter trop de bijoux, ni aucun maquillage. Devoir faire le premier pas, toujours. N'avoir aucune culture sexuelle pour améliorer son orgasme. Ne pas savoir demander d'aide. Devoir être courageux, même si on n'en a aucune envie. Valoriser la force quel que soit son caractère. Faire preuve d'agressivité. Avoir un accès restreint à la paternité. Réussir socialement, pour se payer les meilleures femmes. Craindre son homosexualité car un homme, un vrai, ne doit pas être pénétré. Ne pas jouer à la poupée quand on est petit, se contenter de petites voitures et d'armes en plastique supermoches. Ne pas trop prendre soin de son corps. Être soumis à la brutalité des autres hommes, sans se plaindre. Savoir se défendre, même si on est doux. Être coupé de sa féminité, symétriquement aux femmes qui renoncent à leur virilité, non pas en fonction des besoins d'une situation ou d'un caractère, mais en fonction de ce que le corps collectif exige. Afin que, toujours, les femmes donnent les enfants pour la guerre, et que les hommes acceptent d'aller se faire tuer pour sauver les intérêts de trois ou quatre crétins à vue courte.

## Langues et cultures de l'Antiquité

### **PLATON, *Timée* (90-92) entre 358 et 356 av. J.-C**

Et maintenant la tâche qui nous a été imposée en commençant, de faire l'histoire de l'univers jusqu'à la génération de l'homme, semble à peu près accomplie. Comment, à leur tour, les autres animaux sont venus à l'existence, c'est ce qu'il nous faut dire brièvement, là où il n'y a pas nécessité de s'étendre, et nous pouvons croire ainsi que nous gardons la juste mesure en traitant ce sujet. Voici donc ce que nous en dirons. Parmi les hommes qui avaient reçu l'existence, tous ceux qui se montrèrent lâches et passèrent leur vie à mal faire furent, suivant toute vraisemblance, transformés en femmes à leur deuxième incarnation. Ce fut à cette époque et pour cette raison que les dieux construisirent le désir de la conjonction charnelle, en façonnant un être animé en nous et un autre dans les femmes, et voici comment ils firent l'un et l'autre. Dans le canal de la boisson, à l'endroit où il reçoit les liquides, qui, après avoir traversé les poumons, pénètrent sous les rognons dans la vessie, pour être expulsés dehors sous la pression de l'air, les dieux ont percé une ouverture qui donne dans la moelle épaisse qui descend de la tête par le cou le long de l'échine, moelle que dans nos discours antérieurs nous avons appelée sperme. Cette moelle, parce qu'elle est animée et a trouvé une issue, a implanté dans la partie où se trouve cette issue un désir vivace d'émission et a ainsi donné naissance à l'amour de la génération. Voilà pourquoi chez les mâles les organes génitaux sont naturellement mutins et autoritaires, comme des animaux sourds à la voix de la raison, et, emportés par de furieux appétits, veulent commander partout. Chez les femmes aussi et pour les mêmes raisons, ce qu'on appelle la matrice ou l'utérus est un animal qui vit en elles avec le désir de faire des enfants. Lorsqu'il reste longtemps stérile après la période de la puberté, il a peine à le supporter, il s'indigne, il erre par tout le corps, bloque les conduits de l'haleine, empêche la respiration, cause une gêne extrême et occasionne des maladies de toute sorte, jusqu'à ce que, le désir et l'amour unissant les deux sexes, ils puissent cueillir un fruit, comme à un arbre, et semer dans la matrice, comme dans un sillon, des animaux invisibles par leur petitesse et encore informes, puis, différenciant leurs parties, les nourrir à l'intérieur, les faire grandir, puis, les mettant au jour, achever la génération des animaux. Telle est l'origine des femmes et de tout le sexe féminin.

Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple modern-intellectuel. Qui pourrait encore m'attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s'enlise, doucement. En y consentant lâchement. D'accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence.

Par la dînette. Le restau universitaire fermait l'été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l'extra, pas du courant. Aucun passé d'aide-culinaire dans les jupes de maman ni l'un ni l'autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, « non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! ». Je suis humiliée. Mes parents, l'aberration, le couple bouffon. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l'horizon, monsieur père laisse son épouse s'occuper de tout dans la maison, lui si disert<sup>1</sup>, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c'est tout. À toi d'apprendre ma vieille. Des moments d'angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meubl<sup>2</sup>, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu'il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multicolores, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d'avant. Maintenant, c'est la nourriture corvée.

Je n'ai pas regimbé<sup>3</sup>, hurlé ou annoncé froidement, aujourd'hui c'est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l'écume d'un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c'est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l'entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter. Pire, j'ai pensé que j'étais plus malhabile qu'une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement. Il fallait changer. À la fac, en octobre, j'essaie de savoir comment elles font les filles mariées, celles qui, même, ont un enfant. Quelle pudeur, quel mystère, « pas commode » elles disent seulement, mais avec un air de fierté, comme si c'était glorieux d'être submergée d'occupations. La plénitude des femmes mariées. Plus le temps de s'interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, le réel c'est ça, un homme, et qui bouffe, pas deux yaourts et un thé, il ne s'agit pas d'être une braque<sup>4</sup>. Alors, jour après jour, de petits pois cramés en quiche trop salée, sans joie, je me suis efforcée d'être la nourricière, sans me plaindre. « Tu sais, je préfère manger à la maison plutôt qu'au restau U, c'est bien meilleur ! » Sincère, et il croyait me faire un plaisir fou. Moi je me sentais couler.

Version anglaise, purée, philosophie de l'histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts c'est distrayant mais ça tourne peu à peu aux arts d'agrément<sup>5</sup>. J'ai terminé avec peine et sans goût un mémoire sur le surréalisme que j'avais choisi l'année d'avant avec enthousiasme. Pas eu le temps de rendre un seul devoir au premier trimestre, je n'aurai certainement pas le capes<sup>6</sup>, trop difficile. Mes buts d'avant se perdent dans un flou étrange. Moins de volonté. Pour la première fois, j'envisage un échec avec indifférence, je table sur sa réussite à lui, qui, au contraire, s'accroche plus qu'avant, tient à finir sa licence et sciences po<sup>7</sup> en juin, bout de projets. Il se ramasse sur lui-même et moi je me dilue, je m'engourdis. Quelque part dans l'armoire dorment des nouvelles, il les a lues, pas mal, tu devrais continuer. Mais oui, il m'encourage, il souhaite que je réussisse au concours de prof, que je me « réalise » comme lui. Dans la conversation, c'est toujours le discours de l'égalité. Quand nous nous sommes rencontrés dans les Alpes, on a parlé ensemble de Dostoïevski<sup>8</sup> et de la révolution algérienne. Il n'a pas la naïveté de croire que le lavage de ses chaussettes me comble de bonheur, il me dit et me répète qu'il a horreur des femmes popotes. Intellectuellement, il est pour ma liberté, il établit des plans d'organisation pour les courses, l'aspirateur, comment me plaindrais-je. Comment lui en voudrais-je aussi quand il prend son air contrit d'enfant bien élevé, le doigt sur la bouche, pour rire, « ma pitchoune, j'ai oublié d'essuyer la vaisselle... » tous les conflits se rapetissent et s'engluent dans la gentillesse du début de la vie commune, dans cette parole enfantine qui nous a curieusement saisis, de ma poule à petit coco, et nous dodine<sup>9</sup> tendrement, innocemment.

1. disert : qui s'exprime facilement et avec élégance. 2. meublé : appartement loué avec ses meubles. 3. regimber : protester, s'insurger. 4. braque (familier) : stupide, écervelé. Équivalent de « cinglé ». 5. arts d'agrément : activités de loisir, d'amusement. 6. capes : concours pour devenir professeur dans l'enseignement secondaire. 7. sciences politiques : école prestigieuse d'administration. 8. Dostoïevski : auteur russe (1821-1881). 9. dodiner (terme vieilli) : bercer, dorloter.

La Nature ne se justifie ni ne s'explique. ELLE EST. Et, étant, elle détermine les biologie, physiologie, psychisme du sexe féminin comme étant fondamentalement *différents* de celui de l'homme, vous m'avez comprise, c'est-à-dire *inférieurs*. Nos différences « naturelles », source d'inégalités, sont camouflées en dons, qualités, etc. Ainsi, la Nature nous a dotées de l'instinct maternel, de l'intuition, de la réceptivité alors qu'à nos compagnons seront attribuées force, intelligence, agressivité... caractéristiques intrinsèquement phalliques... et il n'est de phallus, bien sûr, que triomphant !

Même l'effort de quelques philosophes éclairés de l'Antiquité grecque tels que Platon ou Aristote pour répartir également les « aptitudes naturelles » des deux sexes tourne court, « *la femme restant en tout plus faible que l'homme.*<sup>1</sup> » Quand l'ethnologue américaine Margaret Mead s'en alla, il y a quelques années, séjourner en Mélanésie (Océanie) parmi les autochtones, elle tomba de surprise en surprise. L'idée reçue selon laquelle chaque sexe avait un comportement *inné*, de par la Nature, se révéla fausse. Observant la vie de la tribu Tchombouli, que constata-t-elle ? Les femmes tondues, l'oeil vif, le pied solide, allaient à la pêche, administraient la tribu, se réunissaient pour prendre les décisions nécessaires à sa survie et son bien-être, bref avaient la direction civile et politique de la Cité. Pendant ce temps, les hommes maquillés, couverts de bijoux et de colifichets, papotaient... Agucieurs, ils intriguaient pour conquérir les faveurs d'une belle, rivalisaient de séduction pour elle, dansaient, chantaient. De vrais allumeurs !

Si les pôles peuvent à ce point inverser, si la « nature » féminine devient celle des hommes et réciproquement, si, en somme, l'acquis socio-culturel est à la source de nos « différences », quel crédit reste-t-il à l'argument Nature ?

Au demeurant, il serait faux de faire de cette nature le synonyme de la Norme, du Juste, du Bien, de l'Harmonie. Le riche contre le pauvre, le fort contre le faible, la fatalité contre le progrès relèvent d'une « nature » sans mansuétude pour l'homme. Une loi de la jungle à tous les niveaux.

1. cf Platon, *La République* (note de l'auteur).

### **Elena Gianini Belotti – *Du côté des petites filles*, chapitre « Jeux, jouets et littérature enfantine », Editions des femmes, 1973**

#### Les vieilles légendes

Si l'on compare les images féminines de la littérature enfantine contemporaine avec celles des légendes traditionnelles, on s'aperçoit que bien peu de choses ont changé. Les vieilles légendes nous offrent des femmes douces, passives, muettes, seulement préoccupées par leur beauté, vraiment incapables et bonnes à rien. En revanche, les figures masculines sont actives, fortes, courageuses, loyales, intelligentes. Aujourd'hui, on ne raconte presque plus de légendes aux enfants, elles sont remplacées par la télévision et les histoires inventées à leur intention, mais certaines parmi les plus connues ont survécu et sont connues de tout le monde.

*Le Petit Chaperon Rouge* est l'histoire d'une fillette à la limite de la débilité mentale, qui est envoyée par une mère irresponsable à travers des bois profonds infestés de loups pour apporter à sa grand-mère malade de petits paniers bourrés de galettes. Avec de telles déterminations, sa fin ne surprend guère. Mais tant d'étourderie, qu'on n'aurait jamais pu attribuer à un garçon, repose entièrement sur la certitude qu'il y a toujours à l'endroit et au moment voulu un chasseur courageux et efficace prêt à sauver du loup la grand-mère et la petite fille.

*Blanche-Neige* est une autre petite oie blanche qui accepte la première pomme venue, alors qu'on l'avait sévèrement mise en garde de ne se fier à personne. Lorsque les sept nains acceptent de lui donner l'hospitalité, les rôles se remettent en place : eux iront travailler, et elle tiendra pour eux la maison, reprendra, balaira, cuisinera en attendant leur retour. Elle aussi vit comme l'autruche, la tête dans le sable, la seule qualité qu'on lui reconnaisse est la beauté, mais puisque ce caractère est un don de la nature, et non un effet de la volonté individuelle, il ne lui fait pas tellement honneur. Elle réussit toujours à se mettre dans des situations impossibles, et pour l'en tirer, comme toujours, il faut l'intervention d'un homme, le Prince Charmant, qui l'épousera fatalement.

*Cendrillon* est le prototype des vertus domestiques, de l'humilité, de la patience, de la servilité, du "sous-développement de la conscience", elle n'est pas très différente des types féminins décrits dans les livres de lecture aujourd'hui en usage dans les classes primaires et dans la littérature enfantine en général. Elle non plus ne bouge pas le petit doigt pour sortir d'une situation intolérable, elle ravale les humiliations et les vexations, elle est sans dignité ni courage. Elle aussi accepte que ce soit un homme qui la sauve, c'est son unique recours, mais rien ne dit que ce dernier la traitera mieux qu'elle ne l'était jusqu'alors.

*Peau d'Âne* rivalise de soumission avec Cendrillon. Grisélidis, la bergère, accepte d'être sadiquement tourmentée par le prince qui l'a épousée pour avoir trouvé en elle la femme idéale : subir sans se rebeller toutes les vexations fait partie de ces vertus féminines qu'on exalte. Cet idéal féminin a survécu, puisque dans les livres de lecture pour enfants, on représente toujours la mère comme une créature mélancolique et servile, qui ne cesse de sourire, même sous l'insulte.

Les personnages féminins des légendes appartiennent à deux catégories fondamentales ; les bonnes et incapables, et les malveillantes. « On a calculé que dans les contes de Grimm, 80 % des personnages négatifs sont des femmes ».

Pour autant qu'on prenne la peine de le chercher, il n'existe pas de personnage féminin intelligent, courageux, actif et loyal. Même les bonnes fées n'ont pas recours à leurs ressources personnelles, mais à un pouvoir magique qui leur a été conféré et qui est positif sans raison logique, de même qu'il est malfaisant chez les sorcières. Un personnage féminin doué de qualités humaines altruistes, qui choisit son comportement courageusement et en toute lucidité, n'existe pas.

Quand je me remémore ces années de mon adolescence, Reims m'apparaît non seulement comme le lieu d'un ancrage familial et social qu'il me fallait quitter pour exister autrement, mais également, et ce fut tout autant déterminant dans ce qui guida mes choix, comme la ville de l'insulte. Combien de fois m'y suis-je fait traiter de « pédé » ou d'autres mots équivalents? Je ne saurais le dire. Du jour où je la rencontrai, l'insulte ne cessa plus de m'accompagner. Oh, certes, je la connaissais depuis toujours ... Qui ne la connaît pas? On l'apprend en apprenant le langage. Avant même de savoir ce qu'elle signifiait, je l'entendais aussi bien chez moi qu'à l'extérieur du foyer familial.

J'ai raconté plus haut que mon père exprimait sa colère à l'égard des personnalités politiques lorsqu'il regardait la télévision. Il en allait de même quand il voyait apparaître à l'écran ceux qu'il exécrait en raison de leur sexualité réelle ou supposée. Jean Marais figurait-il au générique d'un film? Mon père répétait alors toutes les cinq minutes : « C'est une pédale », « C'est une tapette », « C'est une tantouze », et ce d'autant plus que ma mère ne manquait jamais une occasion de dire qu'elle le trouvait beau. Elle n'aimait pas ce genre de phrases et lui répondait systématiquement: « Mais qu'est-ce que ça peut te faire? », ou bien: « Les gens font ce qu'ils veulent, ça ne te regarde pas ... » Parfois, elle changeait de registre et devenait moqueuse: « Peut-être, mais il est plus riche que toi. » Découvrir peu à peu ce qu'étaient mes désirs et ce que serait ma sexualité signifia donc pour moi entrer dans cette catégorie préalablement définie et stigmatisée par ces mots d'insulte et éprouver l'effet de terreur qu'ils exercent sur ceux qui les reçoivent et les ressentent comme ce à quoi ils risquent d'être exposés toute leur vie. L'insulte est une citation venue du passé. Elle n'a de sens que parce qu'elle a été répétée par tant d'autres locuteurs auparavant: « Un mot vertigineux venu du fond des âges », comme le dit un vers de Genet. Mais elle représente aussi, pour ceux qu'elle vise, une projection dans l'avenir: le pressentiment affreux que ces mots et la violence dont ils sont porteurs les accompagneront tout au long de leur vie. Devenir gay, c'est devenir la cible, et s'apercevoir qu'on était potentiellement la cible avant même de le devenir réellement, et donc avant même d'en avoir conscience, d'un vocable mille fois entendu et dont on connaît depuis toujours la force injurieuse. On est précédé par une identité stigmatisée que l'on vient à son tour habiter et incarner et avec laquelle il faut se débrouiller d'une manière ou d'une autre. Et si elles sont diverses et nombreuses, les manières possibles sont toutes marquées au sceau de cette puissance constituante de la profération injurieuse.

Non pas que l'homosexualité soit une issue qu'on invente pour ne pas suffoquer, comme l'avance Sartre en une formule énigmatique à propos de Genet, mais plutôt que l'homosexualité impose de trouver une issue pour ne pas étouffer. Je ne puis m'empêcher de penser que la distance qui s'instaura - que je m'efforçai d'instaurer - avec mon milieu social et l'autocréation de moi-même comme « intellectuel » constituèrent la manière que j'inventai pour me débrouiller avec ce que je devenais et ne pouvais devenir qu'en m'inventant différent de ceux dont je différais. Je me suis décrit plus haut, en évoquant ma trajectoire scolaire, comme un « miraculé » : il se pourrait bien que, en ce qui me concerne, le resson de ce « miracle » ait été l'homosexualité.

Ainsi, avant même que je ne découvre que c'était de moi qu'elle parlait, l'insulte m'était familière. Je l'ai moi-même employée plus d'une fois et, pour être franc, j'ai continué de l'adresser à d'autres, quand j'avais 14 ou 15 ans, après avoir compris que c'était de moi qu'elle parlait, afin de la détourner de moi, de m'en protéger: avec deux ou trois élèves de ma classe, nous nous moquions d'un garçon du lycée que nous jugions efféminé et que nous traitions de « tapette ». En l'insultant, je m'insultais moi-même, par ricochet, et le plus triste, c'est que je le savais confusément. Mais j'y étais poussé par l'irrépressible désir d'affirmer mon appartenance au monde des « normaux », d'éviter le risque d'être exclu de celui-ci. C'était sans doute aussi une manière de me mentir à moi-même autant que de mentir aux autres: un exorcisme.

Bientôt, pourtant, je devins le destinataire direct de l'insulte, puisque c'est à moi personnellement qu'elle s'adressa. Je fus environné par elle. Et plus encore: défini par elle. Elle m'accompagnait partout, pour me rappeler sans cesse que je contrevenais à la règle, à la norme, à la normalité. Dans la cour du lycée, dans le quartier où j'habitais ... elle se tenait là, tapie, prête à surgir, et elle surgissait presque inévitablement. Me rendais-je sur un lieu de drague, quand j'eus découvert, à l'âge de 17 ans, l'existence de tels endroits - en l'occurrence une rue peu discrète entre le Grand Théâtre et le palais de justice -, qu'une voiture ralentissait et que de pauvres types hurlaient « Pédés! » à ceux qui se trouvaient là. C'était comme si une conspiration organisée avait décrété que cette agression verbale ne pouvait prendre toute sa force et toute son efficacité que si elle était répétée sans cesse, et partout. Il me fallut apprendre à vivre avec. Comment faire autrement? Mais je ne parvins jamais à m'y habituer vraiment. Chaque fois, l'acte toujours réitéré de la désignation injurieuse qui m'était adressée venait me transpercer comme un coup de couteau, me terroriser aussi, car il signifiait qu'on savait ou subodorait ce que j'étais, alors que j'essayais de le cacher, ou qu'on m'assignait un destin, celui d'être à jamais soumis à cette omniprésente dénonciation et à la malédiction qu'elle prononçait. On m'exposait en place publique: « Voyez donc ce qu'il est, croit-il vraiment qu'il peut déjouer notre vigilance? » En fait, c'est toute la culture autour de moi qui me criait « pédé », quand ce n'était pas « tapette », « tantouze », « tata » et autres vocables hideux dont la simple évocation aujourd'hui ravive en moi le souvenir, jamais disparu, de la peur qu'ils m'inspiraient, de la blessure qu'ils m'infligeaient, du sentiment de honte qu'ils gravaient en mon esprit. Je suis un produit de l'injure. Un fils de la honte.